

Les enquêtes de Maximime et Vincent

15 - Stéfane et ses nombreux talents



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.

*Cette histoire est une pure fiction.
Toute ressemblance avec des faits réels ou ayant existé
n'est que pure coïncidence. Tout recours est exclu.*

Dans les textes, il y a des fautes volontaires.

C'est ma signature ?

*Je trouve que l'on ne respecte pas assez
les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux ?*

*Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.*

© Jean-Charles Conus

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

Photo libre de droits : Pixabay.com

septembre 2015

septembre 2019

juin 2021

Introduction

Maximime en a pris pour son grade, et Vincent n'était pas de la partie.

Stéfane a perdu un être cher, et s'il voulait se ranger, il a décidé de ne plus être gentil.

Affaires à suivre, donc...

L'affaire Kesselbach

Tout commence dans un hôtel avec Monsieur Rudolf Kesselbach et son secrétaire: Charles. De retour de leur repas, Rudolf s'inquiète encore une fois comme quoi on avait encore pénétré dans la suite.

Charles le rassure, mais Rudolf tient tête, et il téléphone à Monsieur Lenormand de la Police avec qui il avait eu un entretien hier. N'étant pas là, c'est Monsieur Grivel qui prend note de la requête.

Rudolf Kesselbach était de passage à Genève.

Il est multimillionnaire. Il occupait depuis une semaine, au quatrième étage du Palace-Hôtel, la suite 415, composée de trois pièces.

À côté, une même suite était retenue pour Madame Kesselbach qui devait quitter Monte-Carlo où elle se trouvait actuellement.

Maintenant, Rudolf se promenait d'un air soucieux.

Il s'inquiétait de comprendre comment on aurait pu

entrer autrement que par la porte. Les fenêtres ?

Le balcon s'interrompait à droite; et à gauche,

il était séparé des balcons de la rue de Judée par

un mur. La suite n'avait aucune communication avec

les pièces voisines.

Seule la porte de la chambre de son secrétaire s'ouvrait sur la suite réservée à Madame et elle était verrouillée. Rudolf ne pouvait qu'affirmer que ses papiers ou des objets avaient été déplacés. Charles lui fait remarquer que Monsieur ne reste pas ici à ne rien faire, et qu'il est normal que les choses bougent. Rudolf accepte vaguement cette interprétation.

Quel risque court-on dans un hôtel, alors que l'on ne garde pas sur soi de valeur ni d'argent ?

Le travail sérieux a duré quelques minutes pendant lequel Rudolf examinait son courrier et indiquait à Charles les réponses qu'il fallait faire.

Mais soudain, Rudolf tenait entre ses doigts une épingle noire recourbée en forme d'hameçon. Voilà bien une preuve que l'on était entré ?

Charles le rassure, c'est son épingle à cravate qu'il a tordue machinalement alors qu'il lisait et qu'il a perdue.

Rudolf accepte cette entorse aux règles de conduite, cependant, il ne peut faire le rapprochement avec son inquiétude en rapport avec ses activités.

N'est-il pas "le roi du diamant", comme on l'appelait, ou selon son autre surnom, "le Maître du Cap" ?

Il se sentait épié.

Le téléphone sonne, Rudolf répond.

Il va y avoir de la visite, deux messieurs.

Rudolf donne ses ordres. Ces deux messieurs sont prioritaires avant la visite de la Police. Charles devra faire le guet.

Là, Rudolf tenait une petite pochette de maroquin noir. Il semblait hésiter, comme s'il ne savait qu'en faire. Enfin, il la glisse l'enveloppe dans son sac de voyage... et déclare de finir leur courrier... et il est surpris de voir une lettre de sa femme. Elle dit s'ennuyer et elle est contente d'être à Genève le lendemain. Rudolf paraissait tout joyeux, comme si le poids de ses affaires se trouvait subitement allégé, et qu'il ait été délivré de toute inquiétude. Et encore une sonnerie.

Les deux messieurs sont là. Rudolf demande à voir le Colonel en premier et en privé. Charles s'exécute. Rudolf se dirige vers la fenêtre et admire la vue, la vie de la ville et devient distrait. Soudain, un reflet dans la vitre le fait revenir à la raison, il se retourne, un léger cri lui échappe. Un homme était là. Il ne le connaissait pas. Il recule d'un pas en demandant qui il est.

L'individu correctement habillé, plutôt élégant, noir de cheveux et de moustache se présente comme le Colonel, mais Rudolf réplique qu'il n'est pas celui qu'il connaît... et l'homme rétorque qu'il est qui il est et que l'important est qu'il soit là comme convenu.

Une peur croissante envahissait Rudolf Kesselbach. Qui était cet homme ? Que lui voulait-il ? Il appelle Charles... qui ne répond pas. Le Colonel réproouve cette demande, mais Rudolf insiste et si le Colonel semble le retenir ici, il le laisse passer. Rudolf s'avance vers la porte, l'ouvre et, brusquement, surpris, il y avait un autre homme, pistolet au poing.

Il balbutie... Il avait aperçu Charles bâillonné et ficelé. Malgré sa nature inquiète, Rudolf recule vers le bahut et s'appuie contre le mur. Il cherchait le bouton de l'alarme qu'il trouve et le presse longuement... mais le Colonel lui dit que c'est inutile d'insister, car le système est coupé.

Rudolf se retourne vivement, comme s'il voulait s'en rendre compte, mais, d'un geste rapide, il s'empare du sac de voyage, plonge la main, saisit un revolver, le braque sur l'homme et tire... mais aucune détonation ne s'est produite...

Là, le Colonel agrippe une chaise par le dossier, la fait tourner, s'assied à califourchon, puis en montrant le fauteuil à Monsieur Kesselbach, il l'invite à s'asseoir. Toujours inquiet sur la nature de cet homme, il se rassurait peu à peu et commençait à croire que la situation pourrait se dénouer sans violence ni brutalité. Il sort de sa poche et exhibe un paquet respectable de billets...

Le Colonel le regarde d'un air ahuri, comme s'il avait de la peine à comprendre. Puis c'est l'homme au révolver qui s'avance... et tout en braquant son révolver de la main droite, Marco tend la main gauche, reçoit les billets et il se retire...

C: Cette question réglée, venons-en au but de ma visite. Je veux deux choses. D'abord une petite enveloppe en maroquin noir, que vous portez généralement sur vous. Ensuite, une cassette d'ébène qui, hier encore, se trouvait dans ce sac de voyage. Procédons par ordre. L'enveloppe de maroquin...

R: Brulée ?

C: Soit, nous verrons ça. Et la cassette d'ébène ?

R: Brulée ?

C: Ah ?, vous vous payez ma tête, mon brave homme ?

...

Le Colonel s'approche rapidement et il lui tord le bras d'une façon implacable. Puis il demande à son associé de l'attacher. Avant même qu'il ait eu le temps de se mettre sur la défensive, Rudolf a été lié dans un jeu de cordes qui lui meurtrissaient les chairs dès qu'il voulait se débattre.

Marco le fouille... et il trouve une petite clé plate, nickelée, qui portait les numéros 16 et 9... mais pas d'enveloppe de maroquin. Conclusion: s'il n'y a rien ici, c'est que tout est dans le coffre.

Le Colonel impose des réponses à Rudolf qui s'obstine toujours, et voilà que Marco lui présente son arme sur la tempe. Le Colonel insiste à nouveau et après quelques hésitations, Rudolf balbutie le code.

Tout de suite, le Colonel donne ses ordres à Marco pour aller visiter le coffre avec la clé et le code. Cependant, Marco s'inquiète pour le Colonel qui veut rester ici en bonne compagnie, et puis, au moins, ici, ils ne seront pas dérangés.

Il n'avait pas achevé ce mot que le carillon de la porte retentit. Le Colonel se presse vers Rudolf pour le rendre au silence et Marco le bâillonne, alors que Rudolf ricanait. Le Colonel n'était pas très content...

Et on sonnait de nouveau. Le Colonel crie, comme s'il était, Monsieur Kesselbach, et il demande si Charles est encore là...

Et le temps de mettre Rudolf dans la chambre et faire un brin de ménage, Charles, alias Marco, va ouvrir la porte d'entrée...

Un type était là et demandait Monsieur Kesselbach, car il avait rendez-vous. Charles s'en retourne au salon vers le Colonel...

CaM: Nous sommes fichus. C'est Grivel...

...

Le Colonel était comme pris de panique, mais il réfléchissait, et c'est Marco qui s'est pris une voix pour annoncer qu'il (Rudolf) était désolé, qu'il avait beaucoup à faire et qu'il demandait un rendez-vous au lendemain matin. Après quelques secondes, le Colonel le remercie tout bas et l'invite à retourner à la porte, ce qu'il fait. Marco rend la même réponse au visiteur.

Il y a eu un autre silence. Grivel semblait surpris et vaguement inquiet. Au fond de sa poche, son poing se crispait. Résigné, il remet son chapeau, il s'éloigne. Puis Marco, après avoir fermé la porte, retourne au salon, et il éclate de rire... content d'avoir roulé ce visiteur, mais le Colonel lui demande de le filer immédiatement. Marco s'en va rapidement.

Alors le Colonel se sert un grand verre d'eau qu'il avale d'un trait, mouille son mouchoir, essuie son front, puis s'assied auprès de son prisonnier...

C: Il faut pourtant bien, Monsieur Kesselbach, que j'aie l'honneur de me présenter...
Stéfane Dafflon, gentleman et cambrioleur...

...

Le nom du célèbre aventurier semblait faire sur Monsieur Kesselbach la meilleure impression. Stéfane n'a pas manqué de le remarquer... et il lui enlève son bâillon, sans doute par respect.

Alors, Stéphane lui raconte gentiment, et en le tutoyant, comme toujours, l'arrivée de Monsieur Kesselbach à Genève, sa relation avec Monsieur Barbarin, dit le Colonel, donc lui en ce moment, alors qu'il a, par un employé modèle, obtenu tous les renseignements sur sa personne, puis après plusieurs visites, il n'a pas trouvé ce qu'il souhaitait.

Puis il baisse la voix, et, les yeux dans les yeux de son prisonnier, scrutant son regard, cherchant sa pensée obscure, il ajoute qu'il devait être en relation avec un certain Pierre Leduc qu'il décrit. Rudolf ne connaît pas cet homme.

Savait-il ou ne savait-il pas ? Peu importait. L'essentiel, c'est qu'il était décidé à ne pas parler... et nier toutes les affirmations de Stéphane qui commençait à bouillonner. Évidemment, l'idée de la torture et poursuit, et là, rapport au coffre, Rudolf confirme que la cassette contient les deux-cents plus beaux diamants de sa collection particulière...

En effet, c'est une fortune... et ça le fait sourire... mais pour Rudolf, c'est une bagatelle... et son secret vaut mieux que ça...

Il prend un nouveau cigare, allume une allumette qu'il laisse éteindre machinalement et reste quelque temps pensif, immobile. Les minutes passaient.

Puis, il se met à rire... car il ose penser que Marco ne trouve pas le coffre ou qu'il soit vide, et s'il y a des diamants, c'est déjà ça, mais c'est surtout l'enveloppe de maroquin qui l'intéresse... Stéphane consulte sa montre... les minutes s'écoulent...

Et un peu après, le téléphone de Stéphane sonne. Il s'en empare vivement... converse avec Marco sur ce qu'il a trouvé, soit une cassette et des diamants, et rien d'autre...

Stéphane réfléchit... il se retourne... demande à Rudolf s'il est prêt à lui racheter ses diamants... et Rudolf lui fait une offre, mais la cassette l'intrigue et Rudolf fait une grise mine, et là, Stéphane préfère tout prendre en lui promettant de rendre la cassette.

Stéphane ordonne à Marco... et demande d'ausculter la cassette. Rudolf a une grimace de dégoût. Tout est donc là. Stéphane propose une auscultation minutieuse, donne quelques possibilités selon les réflexions de Marco... il y aurait une cachette... et voilà que Rudolf s'insurge à nouveau, Stéphane doit le maîtriser, il touche au but, demande de casser le miroir... où Marco découvre une lettre.

Rudolf ne tient plus en place, mais Stéphane à de la poigne et il demande à Marco de lire la lettre. Sur l'enveloppe pour commencer: " lettre contenue dans la pochette de maroquin noir ".

Et la lettre... contenait le signalement de Pierre Leduc et, en majuscule, les lettres APOON.

Stéfane donne ses ordres, puis il va voir Charles qui était resté sage et revient vers Rudolf avec une expression résolue de celui qui veut des réponses. Et Rudolf ne sait toujours rien, ni ce que signifie Apoon...

Stéfane avait une envie de... mais il se maîtrise toujours et fait une proposition à ce gros monsieur riche et menteur, d'autant qu'il vole en bourse et que sur l'affaire de ce niais de Barbarin, il ne s'en sortira pas.

Rudolf ne répond pas. Stéfane reprend, plus nerveux encore... en lui disant que dans les deux jours, il retrouvera Pierre Leduc, et il lui redemande qui il est, car tout est là, aussi... mais Rudolf s'échine à rester dans son silence et sa négation.

Alors, Stéfane lui donne un dernier ultimatum de huit minutes.

...

Le lendemain matin, à l'heure exacte qui lui avait été fixée, l'agent Grivel se présente au Palace-Hôtel, à la suite 415... mais personne ne lui répond. Un employé passe, il ne les avait pas vus depuis hier.

Grivel était embarrassé. Il était venu avec des ordres formels, une mission précise, et en dehors de ces limites, il ne savait trop comment agir. Alors, en montrant sa carte à toutes les personnes, il demande s'ils n'ont pas vu les Kesselbach ou l'homme qui était allé le voir hier après-midi.

Finalement, à la réception, on lui dit que...

" Les personnes du 415 sont de sortie. Monsieur Kesselbach couchera ce soir à Zurich, à l'hôtel Spitz, où on peut lui envoyer du courrier. "

L'agent Grivel était inquiet. Tout cela lui paraissait assez bizarre. Il demande la clé, mais Monsieur Kesselbach avait fait faire des clés spéciales.

À nouveau devant la porte 415, il tente encore quelque chose en vain. Appuyé contre la porte, il lui semble entendre... des gémissements. Il frappe encore la porte qui résiste. L'employé est de retour.

Grivel demande à faire venir un serrurier.

Une autre personne de l'hôtel arrive et constate les mêmes bruits, et propose se passer par la suite voisine, réservée à Madame Kesselbach et qui communique.

Grivel veut l'aval de son chef. Il s'éloigne pour plus d'intimité. Lenormand est d'accord. Grivel revient vers les employés. La porte voisine est ouverte. Reste la porte de communication qui cède.

Aussitôt, Grivel court à l'endroit d'où venaient les plaintes, et il se heurte au corps du secrétaire Charles. On le délivre. Grivel s'inquiète. Charles s'inquiète aussi pour son patron. Au salon, Monsieur Kesselbach était assis et attaché au dossier du fauteuil, près de la table. Sa tête était inclinée. Il semblait évanoui.

Rapidement, il coupe les cordes et le corps s'écroule en avant. Grivel l'empoigne et recule en poussant un cri d'effroi... car Monsieur Kesselbach était mort. Soucieux, on étend le cadavre sur le canapé, et sur la chemise blanche, des taches rouges apparaissent, et, dès qu'on l'a écartée, on s'aperçoit d'une petite fente d'où avait coulé un mince filet de sang.

Et sur la chemise était épinglée une carte. C'était la carte de Stéphane Dafflon, toute sanglante, aussi.

Alors Grivel se redresse, autoritaire et brusque, demande à ce que tout le monde sorte, que personne n'entre ici sans autorisation, que l'on ne touche à rien.

Stéphane Dafflon ? L'agent Grivel répétait ces deux mots fatidiques d'un air absolument pétrifié.

Debout près du cadavre, il demeurait abasourdi, tournant et retournant la carte avec de la crainte. Il ne pouvait plus rien faire sans en avoir l'ordre de ses supérieurs, Il n'arrivait même plus à réfléchir adroitement. Il n'avait qu'une obsession, celle de n'avoir pas la force pour s'attaquer seul à ce brigand de Stéphane Dafflon ?

Après bien des minutes, l'agent sursaute en ayant vu arriver son chef, et bien content qu'il soit là.

Grivel lui raconte l'aventure et tout ce qu'il avait vu et tout ce qu'il avait appris, et quand il exhibe la carte de Dafflon, Lenormand tressaille. Oui, Stéphane Dafflon était de retour... de retour, oui, car cela faisait plusieurs années que l'on n'avait pas entendu de ses nouvelles.

Et comme les informations données ne suffisaient pas, Lenormand ordonne de chercher, comme à un chien. Pire encore, il désigne même les endroits et les choses où regarder. Grivel s'exécute.

Il n'y avait rien, rien qui puisse accuser Dafflon, mis à part cette carte, mais n'importe qui a pu la mettre, et en plus, Grivel l'ayant si souvent triturée qu'il n'y avait plus qu'une série d'empreintes, les siennes.

Serait-ce le premier crime de Dafflon ?
C'était plausible.

Toutefois, Monsieur Kesselbach était attaché et il ne pouvait pas se défendre. Lenormand a vérifié les fenêtres et les portes. Au salon, le médecin légiste était arrivé. Il constate la mort et quant à la blessure, seule une autopsie peut dire ce qu'il en est, mais pas sur l'auteur ni l'heure, mais elle peut être estimée à une douzaine d'heures. De plus, on avait essuyé l'instrument avec le mouchoir de la victime.

Charles était déjà remis de ses épreuves. Il pouvait exposer les événements de la veille, les inquiétudes de Monsieur Kesselbach, la visite annoncée du soi-disant Colonel, puis racontait l'agression dont ils avaient été les victimes. Le Colonel avait donc un complice: Marco. Ensuite, après le départ du Colonel... comme le soir est venu, Charles s'est endormi et il n'a rien aperçu.

Monsieur Lenormand s'inquiète quant aux traces d'effraction... mais il n'y en a aucune. Charles poursuit avec le traintrain de Kesselbach, des journées ordinaires, mais l'avant-veille, ils étaient allés louer un coffre à la banque voisine et emprunter une petite somme d'argent... qui est introuvable.

Charles ajoute que Monsieur Kesselbach était très inquiet depuis quelques jours, il semblait tenir à une cassette d'ébène qui est au coffre, et une petite enveloppe de maroquin noir.

Elle devait être dans le petit sac de voyage de Monsieur... et elle ne s'y trouvait pas. Lenormand ne pouvait que constater que Dafflon était le voleur... mais pourquoi a-t-il tué ?, lui qui ne tue jamais ?, de plus, Kesselbach était ligoté. Quelque chose ne collait pas avec les antécédents.

Les investigations se sont ensuite poursuivies et c'est la suite de Madame Kesselbach qui est passée au peigne fin. Au final, en regardant amèrement Charles, Lenormand demande qui entretient les appartements ?

Charles répond qu'il a bien assez à faire avec Monsieur et qu'il y a le concierge qui fait sa ronde et vient faire le ménage. On le fait appeler. Gustave Beudot répond que la veille, il avait fermé les fenêtres des cinq chambres à 18 heures, qu'il n'a rien remarqué, et que ce matin, pareil à 8 heures. Il n'avait rien remarqué de particulier... sauf qu'il fait le ménage dans d'autres suites, et dans la 420, il a trouvé un étui à cigarettes aux deux initiales en or L et M.

Lenormand lui demande à voir. Gustave s'en va le chercher dans sa chambre. Lenormand examinait encore le tapis, les meubles, les rideaux. Il demande alors quel était le lien entre la suite de Kesselbach et la 420 séparées de cinq portes fermées.

Du temps passe, et Gustave ne revenait pas. Lenormand s'inquiète. Le directeur de l'hôtel indique sa chambre, en fait au sixième, juste en dessus. Lenormand fait envoyer... et c'est le directeur et Charles qui s'en vont... et le directeur revient quelques minutes après, seul, essoufflé, bouleversé. Il annonce que Gustave avait été assassiné.

Tout de suite, Grivel ordonne qu'on ferme les portes de l'hôtel... que l'on veille aux issues... puis ils s'en vont à la chambre de Gustave Beudot... mais là, Lenormand se baisse et ramasse une toute petite rondelle de papier sur laquelle le chiffre 813 était bordé de bleu. À tout hasard, il la met dans son portefeuille et rejoint les autres personnes.

Au sixième... le médecin pouvait constater la même blessure, mais dans le dos. Gustave avait été surpris à genoux devant son lit, et cherchant sous son matelas l'étui à cigarettes qu'il y avait caché.... mais on ne trouvait pas l'étui. Il fallait que cet objet soit bien compromettant. Qui était donc L M ?

Charles semblait savoir, mais où est-il ? Il n'était pas là. Il était resté près de Gustave quand le directeur est redescendu. Il était donc parti. Lenormand semblait très agité. Il allait et venait, et soudain, il est parti en courant, dégringolant les six étages, suivi de loin par les autres personnes.

... suite dans le récit complet...

JCC